

FREUD ET LE NATIONALISME

Pierre de Senarclens

ERES | « Le Coq-héron »

2018/2 N° 233 | pages 30 à 41

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749258843

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2018-2-page-30.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Pierre de Senarclens¹

Freud et le nationalisme

La conception moderne de la nation est un héritage de la philosophie des Lumières ; elle s'est affirmée comme un projet d'inspiration rationaliste. Elle comprend une revendication d'autonomie individuelle et de bonheur, associée à l'exigence d'égalité sociale. Elle est inséparable de l'idée que les êtres humains sont doués de raison et qu'ils ont des droits inaliénables que l'État doit protéger. Les révolutions qui s'en réclament vers la fin du XVIII^e siècle défendent le principe de la souveraineté nationale et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Elles s'efforcent de rompre avec les coutumes et les hiérarchies sociales de l'Ancien Régime ; elles entendent promouvoir les progrès de l'éducation, de la science et des conquêtes matérielles. Les préceptes moraux et les principes de droit devant guider la société sont indépendants des croyances religieuses.

En politique, comme en d'autres domaines de la vie sociale, la raison a peu d'autonomie par rapport aux émotions collectives ; il n'est pas rare qu'elle soit pervertie par l'emprise des passions, celles engendrées par les conflits d'intérêt et de valeur inhérents aux choix d'orientation et de gestion des affaires publiques. La nation implique que les citoyens partagent à des titres divers un idéal national commun. La citoyenneté et la souveraineté démocratique reposent en effet sur des formes élémentaires de solidarité collective inspirées par une même représentation de la nation. Cependant, les mobiles d'ordre idéal, comme Freud le souligne, servent souvent de « paravent aux envies destructrices² ». En fait, la loi de gravitation de cet imaginaire national consiste en l'exclusion des étrangers et des minorités. Elle entraîne en conséquence les excès du nationalisme.

Du nationalisme

Historiquement, les projets nationaux ont pris des formes différentes tout en partageant des dimensions polémiques ayant une forte charge émotionnelle. Nombre d'historiens et de politologues ont affirmé que l'idée de nation comprenait en France un nationalisme civique, d'inspiration cosmopolite et pacifique.

1. Professeur honoraire à l'Université de Lausanne.

2. S. Freud, « Pourquoi la guerre ? Lettre à Albert Einstein », dans *Anthropologie de la guerre*, textes de S. Freud édités par Alain Badiou, Paris, Fayard, 2010, p. 326.

Dans les pays d'Europe centrale et des Balkans, on aurait vu s'imposer un nationalisme ethnique voué à la défense de la langue, des anciennes coutumes, des hiérarchies traditionnelles, de la religion et des liens du sang³. Cette opposition entre les orientations civiques et ethniques de la nation, si justifiée puisse-t-elle être du point de vue normatif et doctrinal, est en partie contestable. En fait, les nationalismes ont puisé dans un réservoir commun de passions. Il est vrai que les nationalismes ethniques sont d'essence exclusive, puisqu'ils rejettent de la communauté nationale les individus d'origine socioculturelle différente, mais c'est une erreur d'accentuer les orientations rationnelles du nationalisme civique, encore davantage d'exagérer ses prétentions cosmopolites. Le nationalisme civique issu des révolutions américaine et française n'a cessé de soulever des divisions partisans. Il ne fut pas moins chargé du point de vue émotionnel que le nationalisme ethnique. Il eut une vocation centralisatrice qui tendait à imposer le modèle culturel des élites dirigeantes, un modèle qui avait également des dimensions ethniques, puisqu'il s'efforçait de discréditer, et même de détruire, les représentations culturelles allogènes, celles impliquant la langue, en particulier. L'idée républicaine a été associée en France et ailleurs à des courants de pensée et à des projets politiques qui, sous le couvert d'ambitions universalistes, encouragèrent la négation des autres manières de penser et l'impérialisme colonial. Elle ne fut pas toujours protégée du sectarisme, de la xénophobie et du populisme. C'est encore le cas aujourd'hui. Aux États-Unis, le nationalisme a nourri l'institutionnalisation du racisme et toléré, sinon justifié, l'extermination d'une partie des populations autochtones.

Les dimensions religieuses du nationalisme

Les meilleurs travaux sur le nationalisme l'ont montré : il y a un rapport très intime entre cette idéologie et les espérances religieuses. Les nationalistes confèrent à leur vision historique une dimension rédemptrice et entretiennent des cérémoniaux qui ont beaucoup d'analogies avec ceux des communautés religieuses. Ils ont des objets de culte, tels que les drapeaux et les monuments commémoratifs. Ils ont leur liturgie et leur hymne. Le service de la nation est contraignant. Il exige des vertus d'honneur, de sacrifice, d'héroïsme et de virilité. En temps de guerre, les citoyens doivent accepter de mourir pour la rédemption de la nation. Dans le même registre, les nationalistes n'ont cessé d'entretenir le culte des personnages légendaires de leur nation, de leurs dirigeants politiques, et surtout de leurs chefs militaires. La conception égalitaire qui a présidé au projet de souveraineté nationale a eu pour conséquence paradoxale l'héroïsation de la vie politique et l'idéalisation massive des chefs assumant le destin de la nation. Bonaparte fut une figure emblématique de ce phénomène, avant même qu'il ne devienne empereur. La vénération nostalgique de Napoléon a grandi après sa mort. Dans l'Italie du Risorgimento, Garibaldi fut célébré comme un dieu. Par la suite, Crispi, Premier ministre de 1887 à 1891, sera l'objet d'une même fascination collective⁴. En Allemagne, Bismarck a joui d'une révérence hors du commun, surtout après avoir été démis de ses fonctions de Chancelier. Cette dévotion à l'égard des dirigeants de la nation s'amplifia pendant la Première Guerre mondiale avec l'idéalisation collective des chefs militaires. Le culte de la personnalité prendra des formes extravagantes dans le cadre des dictatures fascistes et communistes. Ces régimes auront en effet pour

3. Voir à cet égard Z. Sternhell, *Aux origines d'Israël*, Paris, Gallimard, 2005.

4. « One of the most striking features of the Garibaldi cult was the degree to which the great patriot was invested with saintly, even divine, attributes » (C. Duggan, "Political cults in liberal Italy, 1861-1922", dans S. Gundle, C. Duggan et G. Pieri, *The Cult of the Duce. Mussolini and the Italians*, Manchester University Press, 2013, p. 18).

caractéristique de subjuguer les masses en organisant l'idolâtrie de leurs chefs. Mussolini suscitera des passions quasiment érotiques de la part de ses partisans, et pas seulement des femmes⁵.

Les nationalistes propagent un messianisme idéologique et une conception politique qui ont de fortes parentés avec les représentations judéo-chrétiennes de la parousie. Il n'est pas rare qu'ils voient dans leur nation une terre d'élection et qu'ils confèrent à ses valeurs une vocation universelle. La Révolution française a certes entretenu des positions anticléricales, mais elle s'est employée dans le même temps à fonder une religion civique, puis à entretenir une croyance politique qui constituait une modalité séculière de l'eschatologie judéo-chrétienne. Le nationalisme américain fut tout imprégné de visions religieuses. Les puritains du Massachusetts pensaient avoir établi une nouvelle Jérusalem et croyaient former un peuple choisi par Dieu. L'Amérique était leur terre promise. Elle était une source de rédemption de l'humanité, et ce mythe de l'exceptionnalisme n'a cessé jusqu'à nos jours d'inspirer la rhétorique de la politique étrangère américaine. Au temps du Risorgimento, Giuseppe Mazzini invoquait non seulement l'idéal de la Rome antique mais la mission divine de l'Italie. Vincenzo Gioberti espérait que l'Italie pourrait passer sous l'autorité du pape⁶. En Italie, comme ailleurs en Europe, l'avancée des représentations nationales sur les mentalités s'est faite au détriment des espérances religieuses. La papauté comprit la menace que constituait ce projet idéologique, d'autant plus que les milieux libéraux italiens, qui formaient une partie importante de la classe politique, appartenaient souvent à la franc-maçonnerie. Elle combattit en particulier l'emprise de l'État sur l'éducation, la séparation de l'Église et de l'État, l'égalité juridique des catholiques et des non-catholiques. En 1854, Pie IX, soutenu par deux cents évêques, proclama le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, et cela, au moment où la nation s'imposait avec toujours plus de force comme la représentation mystique de la mère patrie⁷. Dans le même temps, les nationalismes des pays d'Europe centrale et des Balkans n'ont cessé d'entretenir des liens étroits avec les croyances religieuses. De toutes les manifestations de nationalisme, aucune n'a pareillement puisé dans l'héritage religieux que le sionisme. En nationalisant l'histoire des Juifs, ce mouvement donnait un contenu politique aux enseignements et pratiques du judaïsme, fondement de l'identité dominante des communautés juives. Ses adeptes cultivèrent la mémoire des deux Temples et s'approprièrent une vision messianique d'inspiration biblique. Ainsi, le thème de la purification et de la renaissance fut important dans ce projet national, et même son orientation séculière garda un lien très fort à cet ancrage religieux, avec ses thèmes de souffrance et de rédemption⁸.

Freud et le nationalisme

Historiens et politistes ont donné un large écho aux différentes conceptions doctrinales qui ont inspiré l'idéal de la souveraineté nationale. Ils ont analysé les conditions socioculturelles et les événements politiques qui ont influencé sa naissance et son évolution. Ils ont reconnu la charge émotionnelle du nationalisme, mais sans parvenir à mettre au jour leurs fondements affectifs. Pour cela, on doit reconnaître l'importance des découvertes de la psychanalyse, car elles permettent de mieux interpréter thèmes récurrents des discours

5. C. Duggan, *Ils y ont cru. Une histoire intime de l'Italie de Mussolini*, Paris, Flammarion, 2014.

6. C. Duggan, "Political cults...", *op. cit.*, p. 11.

7. P. de Senarclens, *Le nationalisme. Le passé d'une illusion*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 138.

8. E. Benbassa, *La souffrance comme identité*, Paris, Fayard, 2007.

nationalistes, les aspirations et fantasmagories qui animent leurs mouvements, comme les conditions particulières dans lesquelles ils s'épanouissent. Freud ne s'est pas engagé directement dans l'analyse du nationalisme, mais ses réflexions sur les idéaux culturels, ses travaux sur les processus de construction identitaire et le narcissisme, son interprétation des illusions religieuses et des rituels obsessionnels, son analyse de la dynamique des foules, des liens de solidarité et des rapports d'autorité, donnent néanmoins des clefs pour interpréter le nationalisme et ses excès.

Freud a traversé une époque marquée par les délires du nationalisme et c'est dans ces circonstances que la psychanalyse a vu le jour, dévoilant mieux qu'aucune science humaine que « des motifs purement rationnels ne peuvent pas grand-chose contre les impulsions passionnelles⁹ ». Compte tenu de son scepticisme idéologique et religieux, Freud ne pouvait manquer de tenir ses distances à l'égard du nationalisme. Certes, il participa à l'enthousiasme suscité par le déclenchement de la Première Guerre mondiale, mais passagèrement. Il s'en expliqua à demi-mot lorsqu'il écrivit en 1915 *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, associant l'engouement de certains esprits cosmopolites en faveur de leur nation à un phénomène de régression transitoire¹⁰.

En dehors de cet épisode, il assumera toujours l'identité d'un intellectuel épris de culture européenne, allemande en particulier. Il faut relire le beau texte qu'il écrivit pendant la Première Guerre mondiale pour expliquer l'immense désillusion qu'il éprouva à l'occasion du déchaînement de fanatismes entraînés par cette tragédie. Il invoqua alors la patrie de l'intellectuel d'avant-guerre, celle d'un « musée plein de tous les trésors créés et légués depuis des siècles par les artistes de l'humanité ». Le citoyen de ce monde civilisé « s'était forgé son "Parnasse" personnel et sa propre "École d'Athènes"¹¹ ». Freud est aussi resté toute sa vie profondément attaché à son identité juive. À ce titre, il a soutenu le sionisme¹². Il a toutefois refusé de s'y engager pleinement, précisément parce qu'il ne partageait pas certains des idéaux nationalistes de ce mouvement¹³. Héritier des Lumières, du courant de la Haskalah qui influençait le judaïsme européen, il ne pouvait soutenir sans restriction un projet nationaliste qu'il associait aux illusions religieuses. En 1929, il refusa de défendre les sionistes dans leur dispute avec les Arabes au sujet du Mur des Lamentations :

« Je suis fier de notre université de Jérusalem et je me réjouis de la prospérité des établissements de nos colons. Mais, d'un autre côté, je ne crois pas que la Palestine puisse jamais devenir un État juif, ni que le monde chrétien, comme le monde islamique, puisse un jour être prêt à confier leurs lieux saints à la garde des Juifs. [...] Je concède aussi, avec regret, que le fanatisme peu réaliste de nos compatriotes porte sa part de responsabilité dans l'éveil de la méfiance des Arabes. »

Et il ajoutait :

« Je ne peux éprouver la moindre sympathie pour une piété mal interprétée qui fait d'un morceau de mur d'Hérode une relique nationale et, à cause d'elle, défie les sentiments des habitants du pays¹⁴. »

Les fantasmes identitaires

Le projet national a pour essence l'apologie des distinctions politiques et culturelles. À ce titre, il implique la sphère des identités individuelles et collectives. Le nationalisme qu'il comporte est en effet caractérisé par l'exacerbation

9. S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Flammarion, 2011, p. 103.

10. S. Freud, *Anthropologie de la guerre*, op. cit., p. 281.

11. S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Anthropologie de la guerre*, op. cit., p. 261.

12. J. Chemouni, *Freud et le sionisme*, Paris, éditions Solins, 1988.

13. Comme il l'explique dans la préface de l'édition hébraïque de *Totem et tabou* (J. Chemouny, op. cit., p. 41).

14. Lettre de Freud à Chaim Koffler, www.caim.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2004-2-page-5.htm

des frontières avec les pays étrangers, par l'apologie des ambitions territoriales, par l'excitation des clivages identitaires de la xénophobie, du racisme et de l'antisémitisme. Les nationalistes ont besoin d'ennemis extérieurs et de minorités intérieures pour conforter leur solidarité. Ils mobilisent des affects qui ressortent du narcissisme. Ils surinvestissent les rapports de comparaison et de puissance entre les peuples. La nation est pour eux une question d'orgueil. Elle est censée avoir une origine exemplaire, issue d'une histoire épique, le plus souvent très ancienne. Ses victoires militaires et ses succès politiques, comme les humiliations qu'elle peut être amenée à subir, deviennent pour les nationalistes des enjeux identitaires de grande portée¹⁵. Les nationalistes, qu'ils soient d'inspiration républicaine ou ethnique, trouvent statut et réconfort dans le fait d'exciper de leur appartenance à une nation exceptionnelle, porteuse d'une grande mission dont ils puissent exalter les succès politiques.

Dans ce contexte, il convient de rappeler que les nationalistes trahissent une envie impérieuse de cohésion politique et sociale ; ils défendent une identité nationale qui devrait supplanter toute autre forme de solidarité et d'allégeance. Ils l'investissent comme un objet d'amour. Leur fantasme d'harmonie communautaire peut être interprété comme un désir inconscient de régression aux sources d'une toute-puissance infantile, au stade où l'enfant vit en symbiose avec la mère. Comme l'a bien souligné Werner Bohleber :

« L'étranger rappelle inconsciemment à l'adulte qu'il a perdu l'union narcissique avec la mère¹⁶. »

Les allégories de la nation sont en partie d'essence maternelle, comme l'exprime l'invocation de la « mère patrie » et l'iconographie des représentations de la nation. Cette position narcissique est par essence fragile et par conséquent intolérante. Les nationalistes considèrent leurs idéaux comme des réalités non négociables dont la défense suscite de l'agressivité. Leur aspiration de félicité communautaire est nécessairement hors de portée, d'où le recours à la violence pour combler ce fossé entre l'idéal et la réalité. En fait, les nationalistes, au même titre que les idéologues et religieux sectaires, ne sont jamais pleinement rassurés sur leur assise identitaire, et c'est aussi la raison pour laquelle ils surinvestissent leur distinction. Leur fanatisme exprime leur insécurité. Ils entretiennent « le narcissisme de la petite différence », d'où les sectarismes qu'ils génèrent. En projetant sur des ennemis réels ou fantasmatisés des réalités psychiques qu'ils vivent inconsciemment comme intolérables, ils préservent l'intégrité, et surtout la pureté de la communauté nationale. Ainsi, ils ne cessent de persécuter leurs propres minorités, en leur prêtant des intentions subversives et destructrices. Ce phénomène apparaît de manière crue dans l'antisémitisme, et plus largement encore dans la xénophobie.

Les croyances des nationalistes relèvent d'un acte de foi. Freud a souligné les dimensions illusoire des convictions religieuses. Dans *Malaise dans la culture*, il interprète comme une manifestation de régression narcissique les sentiments océaniques que Romain Rolland associe à une aspiration religieuse. Or ce besoin religieux découle aussi de la fragilité humaine. Dans sa position de dépendance, l'enfant accorde des capacités extraordinaires à ses parents. Face aux aléas de l'existence, l'être humain ne se débarrasse pas de cette vulnérabilité, d'où l'illusion récurrente d'un Dieu protecteur. Les pratiques religieuses sont une tentative des êtres humains de se « protéger contre la souffrance par une reconfiguration délirante de la réalité¹⁷ ».

15. P. de Senarclens, *op. cit.*

16. W. Bohleber, « La construction de communautés imaginaires et l'image des Juifs. Déterminants inconscients de l'antisémitisme en Allemagne », *Le Coq-Héron*, n° 170, 2002, p. 13-38.

17. S. Freud, *Le malaise dans la culture*, Paris, Flammarion, 2010, p. 96.

L'idéologie nationaliste entretient dans ses excès la même illusion. Il convient de souligner dans ce contexte que ce besoin de communauté nationale et les aspirations régressives qui lui sont associées s'affirment avec force dans les périodes d'insécurité économique et sociale. Les grandes poussées de nationalisme, les besoins collectifs de boucs émissaires qu'elles entraînent, ont en effet régulièrement coïncidé avec des crises économiques, avec des temps de récession et de chômage, lorsque la pénurie affectait le plus grand nombre, tout en menaçant le statut des gens appartenant aux milieux privilégiés. Freud associait aussi la religion à une forme de névrose collective de type obsessionnel, analogue à celle qui peut se développer chez l'enfant à la faveur du complexe d'Œdipe, en se référant aux contraintes des pratiques religieuses. Or les rituels et les cérémonies consacrées à la célébration de la nation ne sont pas moins exigeants et aliénants. Ils ont aussi pour fonction le contrôle des instincts et des pulsions agressives que les individus éprouvent inconsciemment contre l'ordre institutionnel de la nation, comme à l'encontre de ses sphères dirigeantes.

Les phénomènes de psychologie collective

Sur un plan individuel, les processus de construction identitaire sont complexes et incertains. Pour leur part, les identités collectives sont mouvantes, plurielles et indéterminées, puisqu'elles sont influencées par l'évolution des conditions socio-économiques, par les aléas des changements politiques et des modèles d'autorité. L'idéologie nationaliste prétend construire une identité collective incontestable cherchant à recouvrir les autres formes d'allégeance identitaire, mais en fait ses illusions se révèlent dans les foules ou dans des groupes larges et institutionnalisés. Le nationalisme s'est exprimé avec éclat dans la « levée en masse » sous la Révolution et l'Empire. Par la suite, tout au long du XIX^e siècle, il s'est manifesté au sein des associations sportives, des sociétés de tir, des confréries d'étudiants et des assemblées parlementaires. Il s'est épanoui dans de grands rassemblements de rue, plus ou moins organisés. Ce fut notamment le cas dans les révolutions de 1848 à Paris et dans le reste de l'Europe. Dans les jours d'août 1914, les rassemblements populaires en faveur de la guerre furent particulièrement impressionnants. Ces phénomènes eurent des dimensions paroxystiques dans l'Italie fasciste et dans le cadre du régime nazi, avec ces gigantesques attroupements de gens adorant leur leader.

L'irruption des masses dans la vie politique, qui fut facilitée par l'industrialisation, l'urbanisation et l'expansion des réseaux de communications, suscita une littérature mettant au jour la nature irrationnelle des foules. Gustave Le Bon fut un pionnier à cet égard, soulignant que les individus entraînés dans ces mouvements perdaient leur autonomie et devenaient extraordinairement instables, émotifs, imprévisibles et violents. En écrivant *Psychologie collective et analyse du moi* (1921), Freud s'est penché sur la problématique des foules, reprenant en partie les hypothèses de Le Bon mais insistant sur le fait que l'essentiel de leur cohésion était déterminé par des attachements d'ordre affectif. Dans cet essai, il se réfère à des communautés qui sont fortement institutionnalisées, telles que les églises et les armées où règne la même illusion, celle de la présence visible ou invisible d'un chef qui aime tous les membres de

cette collectivité d'un même amour. Ces « foules artificielles » sont structurées par des contraintes institutionnelles, mais elles sont surtout cimentées par des rapports d'identification de leurs membres à leur chef et par la solidarité d'essence fraternelle qui les unit. Elles sont soudées par l'agressivité qu'elles mobilisent à l'encontre de ceux qui sont extérieurs à leur groupe. Le chef est parfois invisible, comme la figure spirituelle du Christ ; il peut être remplacé fantasmatiquement par l'emprise d'une idée, la foule étant alors unie par l'adhésion à un système idéologique, par de mêmes aspirations mystiques, religieuses ou politiques. Il y a des foules éphémères et informes, dont le cours est imprévisible, celles des gens qui inondent la rue pour témoigner de leur colère ou de leur joie, celles des réunions politiques, celles qui rassemblent à l'occasion d'un concert des spectateurs qui se pâment devant leur idole. Serge Moscovici a fait l'hypothèse que les systèmes de communication modernes favoriseraient la création de grands groupes peu structurés, mais unis par le même idéal¹⁸.

Ainsi, dans les mouvements de masse, comme dans certaines communautés fermées, les individus ont tendance à régresser vers des positions infantiles à l'égard de celui qui assume la direction de ces groupements. Ils perdent leur capacité de jugement rationnel, envahis qu'ils sont par un débordement d'affectivité. Ce processus régressif amenuise leur système de référence morale. Les individus qui s'engagent dans ces mouvements ont en effet pour caractéristique une idéalisation massive de leur leader et/ou des idées édifiantes avancées par ces derniers. Leur obéissance implique un remplacement des instances de leur conscience individuelle – ce que Freud appelle *l'idéal du moi* –, par les idéaux de celui qui assume le commandement du groupe. Ils reprennent à leur compte les valeurs et les projets du chef, qu'il soit visible ou invisible. Ils se grandissent en les assumant. Les dirigeants de ces groupes imposent de surcroît à leurs adhérents des rituels parfois très cruels pour assurer leur obéissance et les soustraire aux contingences temporelles¹⁹. On a souligné les liens entre le nationalisme et le culte de la personnalité. Par ailleurs, l'histoire contemporaine du xx^e siècle nous livre suffisamment d'exemples tragiques de tyrans entraînant des violences collectives massives, d'Hitler et Staline à Mao Tse Toung et Pol Pot, pour qu'il soit besoin d'illustrer davantage l'importance des découvertes freudiennes pour l'interprétation de ces phénomènes politiques²⁰.

La question de la psychologie des peuples

Sans rien concéder aux revendications nationalistes, Freud a cru pourtant en la psychologie des peuples. Dans son essai sur Dostoïevski, il suggère que les Russes ont pour trait de caractère d'avoir une relation ambiguë avec la moralité²¹. Il assumait surtout l'idée qu'il y avait un « caractère juif » et s'employa à démontrer qu'il constituait une « création » de Moïse²². Suivant sa perspective, les peuples auraient des héritages collectifs – ceux des mythes, des légendes, des récits historiques – qui influenceraient leurs représentations socioculturelles. L'expérience vécue des générations passées, les traces mnésiques des ancêtres, pèserait sur le devenir de l'homme contemporain, et cette transmission ne se résumerait pas à l'influence de l'éducation et des autres processus de socialisation. Ces traces, analogues à l'instinct chez les animaux, laisseraient leur empreinte sur le caractère national, aussi bien que

18. S. Moscovici, *L'âge des foules*, Paris, Fayard, 1981, p. 241 et suiv.

19. D. Casoni et L. Brunet, « Processus groupal d'idéalisation et violence sectaire », *Déviance et société*, vol. 29, n° 1, 2005, p. 75-78.

20. Voir à ce sujet O.F. Kernberg, « Sanctioned social violence : A psychoanalytic view Part. I », *International Journal of Psychoanalysis*, n° 84, 2003, p. 683-698.

21. S. Freud, « Dostoïevsky and Parricide », dans *Character and Culture*, New York, Collier Books, 1963, p. 275.

22. Jan Assmann cite une lettre de Freud du 6 janvier 1935 à Lou Andreas-Salomé, dans *Violence et monothéisme*, Paris, Bayard, 2009, p. 52.

sur la tradition religieuse des peuples. Il pourrait subsister dans la mémoire des masses des restes d'un passé traumatique et refoulé. C'est la thèse qu'il développa dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Son essai sur Moïse a fait l'objet de vifs débats, d'autant plus qu'il comprenait un récit historique de nature spéculative. Freud lui-même oscillait à l'égard de son dernier livre entre le doute et la conviction²³. Sur le plan individuel, le traumatisme peut se définir comme l'irruption dans l'enfance d'un événement, de nature à la fois réelle et fantasmatique, qui n'a pas pu être représenté et symbolisé du fait de l'imaturité du moi de l'enfant. Cette réalité psychologique est d'autant plus lourde à gérer ultérieurement qu'elle n'est pas reconnue par l'entourage familial et qu'elle n'a pas pu être mentalisée. Les sociétés sont confrontées épisodiquement à des traumatismes collectifs, mais le cours de l'histoire leur impose une perlaboration qui n'est pas semblable à celle du traumatisme individuel. En outre, la notion d'inconscient collectif est contestable. Yosef Yerushalmi a eu raison de le souligner, en rappelant que :

« Un groupe humain ne possède ni l'unité ni la continuité organique du plus modeste de ses membres, lequel peut se souvenir de ses expériences personnelles, les oublier, se les remémorer²⁴. »

Les sociétés ont une représentation de leur passé qui s'exprime dans des récits historiques, mais aussi dans des mythes et des légendes. Cependant, cette mémoire tend à s'altérer au fil du temps, au travers des crises et des bouleversements historiques. Elle se transmet par des processus de socialisation toujours plus hétérogènes. Ernest Renan associait l'essence d'une nation au fait que « tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses²⁵ ».

Les transformations du nationalisme

Dans la plupart des pays européens, le nationalisme a perdu une part de son influence après la Seconde Guerre mondiale. Pour les pays vaincus ou libérés par les Alliés, l'histoire nationale n'était plus une source d'identité collective édifiante. Les croyances religieuses qui avaient accompagné les nationalismes et consolé les peuples endeuillés par leurs conséquences tragiques tendaient à perdre de leur emprise sur les sociétés traumatisées par la guerre. Les avancées de la sécurité sociale et de la société de consommation contribuaient également à modifier la représentation de la nation. Les valeurs d'honneur, de sacrifice, de gloire et d'héroïsme viril qui avaient été mobilisées pour le service de l'État étaient discréditées. L'affaiblissement du nationalisme était d'autant plus fort que l'équilibre de la terreur invalidait la logique clausewitzienne : la guerre ne pouvait plus être « la poursuite de la politique par d'autres moyens », notamment entre les pays industrialisés. En revanche, le nationalisme a inspiré la désintégration des empires coloniaux et la création de nouveaux États dans les pays de l'hémisphère sud.

Au cours des dernières décennies, sous l'effet de la mondialisation, le nationalisme est redevenu une problématique identitaire dans les pays industrialisés. Mais si les partis populistes invoquent l'idéal de la souveraineté nationale, leur horizon d'espérance n'est plus la gloire et la grandeur de l'État, la défense d'une politique étrangère orgueilleuse, la valorisation du sacrifice et

23. R. Blass, « Le concept de "vérité historique" de Freud et les fondements inconscients de la connaissance », *Revue française de psychanalyse*, 2006/5, vol. 70, p. 1619-1632.

24. Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable*, Paris, Gallimard, 1991, p. 165.
25. E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 42.

de l'héroïsme militaire au service de la nation. Ils n'invoquent plus leur nation comme la source d'un orgueil collectif ombrageux, comme l'expression d'une identité collective non négociable et sublime. Ils défendent un nationalisme de repli, reflétant leur nostalgie du passé. Ils rêvent d'une société qui aurait résisté au mouvement de l'Histoire ; ils s'accrochent à l'idéal d'une économie qui n'aurait pas été altérée par les dynamiques commerciales, démographiques et technologiques. Dans le passé, la démagogie fut une caractéristique du nationalisme. Les « souverainistes » d'aujourd'hui manifestent toujours une suspicion à l'égard des étrangers et des minorités. Ils mobilisent encore les individus qui craignent la montée en puissance de gens dissemblables, ceux issus d'une autre culture et de « races » différentes, ceux dont l'indigence paraît menaçante. Ils ont également un discours dépourvu de complexité et manichéen. En se réclamant de la souveraineté nationale, ils offrent des dérivatifs aux « indignés » en désignant des coupables : l'Union européenne, les marchés financiers et le libre-échange, ou les « élites ». Ils expriment, en particulier, une révolte à l'égard des « maîtres de la finance », dans une rhétorique qui n'est pas sans ressemblance avec celle des années 1930. *Ils contribuent* au déchaînement dans la vie publique d'instincts et de pulsions contraires aux rapports ordinaires de la civilité. Ils cultivent une forme d'encanaillement et d'indécence, brisant les conventions des tenants de l'ordre établi.

Dans *Malaise dans la culture*, Freud insistait sur les frustrations et les névroses que génèrent les contraintes de la culture, notamment celles inhérentes aux institutions, aux prescriptions de la morale, aux exigences du savoir-vivre et de l'endiguement des pulsions. Aujourd'hui, ces frustrations ont un peu changé d'origine, mais elles subsistent parce que l'on ne vit pas sans contrainte matérielle ni sans cadre institutionnel et règles morales. Elles sont d'autant plus difficiles à gérer que la politique n'offre plus d'utopie directrice et que les projets qu'elle décline relèvent surtout du réformisme et de choix technocratiques. La société de consommation excite les convoitises, les caprices, les appétences, mais aussi ce qui relève de l'éphémère, du futile et des représentations fallacieuses. Ce monde illusoire se présente comme réel, alors qu'il est fantastique et en partie inaccessible. À ce titre, il engendre de la frustration, donc de la rage. Au cours des années 1980, le sociologue Christopher Lasch avait mis en évidence cette réalité psychosociale dans son ouvrage *La culture du narcissisme*²⁶. Les individus des sociétés industrialisées, aux États-Unis en particulier, ont peu d'ancrage historique et de perspective d'avenir. Ils comprennent mal la complexité et les contradictions du politique, encore moins ses dimensions tragiques. Ils sont inondés par des objets marchands, excités par des désirs et des fantasmes fugitifs, ceux-là mêmes qui sont véhiculés par les médias et la sphère d'Internet. Ils vivent pour la plupart des conditions socio-économiques difficiles à gérer, alors même que la culture ambiante met en scène un monde de désirs susceptibles d'être immédiatement assouvis. Cette disparité aggrave leurs sentiments de dépossession. Cette culture narcissique entretient la peur de l'autre et les clivages à leur encontre. Elle est réfractaire à la différence. C'est dans cet environnement que Donald Trump s'est imposé comme un modèle identificatoire pour d'innombrables Américains. Il est fortuné et se complaît dans un univers de toc, tout en incarnant l'encanaillement prédateur qui préside parfois à certaines formes de réussite capitaliste. Ce n'est pas un hasard s'il est issu de la télé-réalité, d'un espace qui entretient et vit de personnages dérisoires

26. C. Lasch, *La culture du narcissisme*, Paris, Flammarion, 2006.

mettant en scène ce qui relève de la vanité émotionnelle. Il tient un discours d'agression, de haine, de racisme et de toute-puissance qui ne peut manquer de séduire les gens vulnérables, que cette fragilité soit de nature socio-économique ou plus spécifiquement psychologique.

Dans un bon nombre de pays de l'hémisphère sud, l'échec de l'État, du développement et des projets d'intégration nationale qui étaient inscrits dans les espérances politiques des mouvements luttant contre l'impérialisme occidental, a favorisé l'essor des sectarismes ethno-nationalistes, généralement associés à différents types de fondamentalisme religieux. Comme par le passé, les fanatismes séduisent avant tout certaines catégories d'individu. Ils mobilisent ceux dont la personnalité est fragile et qui ont de ce fait besoin de certitudes. Ces individus sont tentés d'exacerber l'importance de leur distinction. Ils craignent consciemment ou non le chaos qui résulterait de l'ébranlement de leur consistance psychologique. Ils manifestent une rigidité qui s'exprime dans leur acceptation candide de positions dogmatiques, notamment dans leur besoin d'avaler tels quels des textes religieux. Leurs convictions à cet égard sont des supports à leurs pulsions agressives et à leur sadisme. Leur représentation délirante de la vie et des choses recouvre aussi parfois leur tendance paranoïaque. Leur moi immature ou même leur socle de « folie privée » trouve un réceptacle dans les délires et les contraintes obsessionnelles de passions fanatiques. Ils attribuent la haine qui les anime aux infidèles, justifiant ainsi leurs propres comportements agressifs. Cette projection a pour effet d'aggraver la peur qu'ils éprouvent à l'égard de ces étrangers ; elle accroît du même coup leur besoin de les contrôler.

Vers une pulsion de mort ?

Le spectacle désolant des conséquences néfastes du populisme au sein des démocraties, mais surtout des guerres civiles contemporaines, des violences aveugles et suicidaires qu'elles comportent, ravive un peu partout des sentiments de désarroi individuel et collectif, analogues à ceux exprimés par Freud à la veille de la Seconde Guerre mondiale, à savoir l'impression de vivre « un temps particulièrement curieux » et de découvrir avec surprise que « le progrès a conclu un pacte avec la barbarie²⁷ ». Freud espérait, mais sans trop y croire, que le dieu Logos – qu'il associait au primat de l'intellect, de la raison, de la réflexion critique et de la science – se substituerait progressivement à l'illusion religieuse et à ses dérives idéologiques. On connaît aussi l'importance qu'il accordait aux institutions pour entraver le débordement des passions individuelles et collectives, avant tout pour réprimer et canaliser les pulsions agressives. Il croyait que le processus civilisateur passerait par le développement de la culture, par l'instauration d'une régulation sociale fondée sur le droit et la justice, et aussi par l'établissement de gouvernements décents monopolisant la force légitime. C'est un des thèmes majeurs de *Malaise dans la culture*.

Hélas, nous n'avons guère avancé dans ce sens et nous savons aujourd'hui à quel point les institutions peuvent être détournées de leurs fonctions primordiales pour entretenir les agressions et les paranoïas collectives. Une des grandes énigmes du monde contemporain, marqué par l'expansion des systèmes modernes d'information et de communication comme par l'avancée de la science,

27. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, Folio, 1986, p. 156.

a pour objet la résurgence de populismes haineux, d'ethno-nationalismes fanatiques, et surtout, la persistance d'une religiosité oppressive, haineuse et aliénante, soumettant ses fidèles à des pratiques d'automutilation masochiste. Ces réalités nous renvoient au pessimisme que Freud a manifesté à l'égard de l'humanité. Les hommes « aspirent au bonheur » ; « ils veulent devenir heureux et le rester²⁸ ». Et pourtant, ils ne cessent de se punir. Freud a résolu cette contradiction en formulant l'hypothèse d'une pulsion de mort. Il l'introduit en 1920, après la Première Guerre mondiale, une tragédie dont le déroulement et l'ampleur restent toujours incompréhensibles. Il la reprend dans *Malaise dans la culture*. Par la suite, un grand nombre de ses disciples contemporains ont assumé l'hypothèse selon laquelle des troubles sévères de la personnalité constituaient des manifestations de pathologies autodestructrices. Peut-on la transposer au niveau collectif ? Il est difficile de discréditer entièrement cette proposition lorsque l'on constate l'évolution funeste de certaines sociétés qui, de manière compulsive, s'engagent contre elles-mêmes, contre leurs intérêts et leur aspiration au bonheur, au risque de se précipiter vers de nouvelles épreuves. La psychanalyse n'est pas en mesure de valider l'hypothèse de pulsions destructives dans la sphère collective, mais les interprétations de sciences sociales classiques ne sont pas moins incomplètes pour expliquer l'emprise de certains courants d'opinion funestes, notamment pour élucider le fait que tant d'électeurs puissent fréquemment choisir des hommes politiques dont les programmes de gouvernement vont à l'encontre de leurs propres intérêts. Quoiqu'il en soit, les idéaux de rationalité et d'éducation hérités des Lumières sont fragiles, et il n'est pas sûr que les systèmes d'éducation contemporains renforcent nécessairement les capacités individuelles d'autonomie et de réflexion critique. Une chose est sûre : le cours de l'histoire est aléatoire et les avancées de civilisation ne sont pas inéluctables.

Résumé

La conception moderne de la nation comprend une revendication d'autonomie individuelle et de bonheur, associée à l'exigence d'égalité sociale. Elle est inspirée par les idéaux de progrès et de raison. Cependant, la loi de gravitation de l'imaginaire national consiste en l'exclusion des étrangers et des minorités. Elle entraîne en conséquence les excès du nationalisme. La construction des États-nations fut un processus complexe, suivant des trajectoires historiques hétérogènes, mais on retrouve dans les croyances en la nation des thèmes convergents liés à la problématique identitaire. Il existe un rapport fort entre cette idéologie et les espérances religieuses. En outre, le nationalisme n'a cessé d'entretenir des fantasmes régressifs qui se sont épanouis dans les mouvements de masse. Aujourd'hui comme par le passé, les populistes souverainistes manifestent une suspicion à l'égard des étrangers qui confine parfois au racisme. Ils attirent les individus qui craignent la montée en puissance de gens dissemblables, ceux issus d'une autre culture et de « races » différentes. Leurs dirigeants ont un discours dépourvu de complexité, toujours manichéen. Ils séduisent leurs militants en légitimant leur rage. Dans un bon nombre de pays de l'hémisphère Sud, l'échec de l'État-nation a favorisé l'épanouissement des sectarismes ethno-nationalistes, généralement associés au fondamentalisme religieux. Freud a vécu dans une époque marquée par les délires du nationalisme, et c'est dans ces circonstances que la psychanalyse a vu le jour. Il ne s'est pas engagé dans l'étude du nationalisme, mais ses réflexions sur les idéaux culturels, ses travaux sur les processus de construction identitaire et le narcissisme, son interprétation des illusions religieuses et des rituels obsessionnels, son analyse de la dynamique des foules, des liens de solidarité et des rapports d'autorité, donnent néanmoins des clefs pour interpréter le nationalisme et ses excès. En outre, le spectacle désolant des guerres civiles contemporaines, des violences aveugles et suicidaires qu'elles comportent,

28. S. Freud, *Malaise..., op. cit.*, p. 89.

ravive en nous des sentiments de désarroi analogues à ceux exprimés par Freud à la veille de la Seconde Guerre mondiale, à savoir l'impression de vivre « un temps particulièrement curieux » et de découvrir avec surprise que « le progrès a conclu un pacte avec la barbarie ».

*Psychanalyse, politique
et société 3*

Mots-clés

Nationalisme, Freud, religion, identité individuelle et collective, narcissisme, mouvements de masse, populisme, pulsion de mort.

JOURNÉE SPÉCIALE CIPPA

*Coordination Internationale de Psychothérapeutes Psychanalystes
et membres associés s'occupant de personnes avec Autisme*

SAMEDI 30 JUIN 2018

Université Paris Diderot Paris 7 Amphi 1A - RDC - Hall C

16 rue Françoise Dolto - 75013 Paris

Métro ligne 14 ou RER C Bibl. François Mitterrand Sortie Gosciny

modalités d'inscription cf le site : www.cippautisme.org

Inscriptions OBLIGATOIRES POUR TOUS à :

Journees2018@cippautisme.org

« LE MOI CORPOREL » de Geneviève HAAG

Chacun connaît l'importance de l'oeuvre de Geneviève Haag, à la fois comme psychanalyste psychothérapeute d'enfants autistes, et comme observatrice du bébé. Son regard sur le développement précoce nous est désormais indispensable. Une grande partie de ses travaux va être publiée en juin 2018 dans la collection « Le Fil Rouge », section Enfant, aux PUF, collection dirigée par Bernard Golse, Philippe Jeammet et Gilbert Diatkine (publication attendue de longue date). À cette occasion la CIPPA, en partenariat avec Paris VII, organise cette journée en son honneur et en remerciement de tout ce que nous lui devons.

- 10h Introduction par Bernard Golse : *Une si longue histoire...*
10h30 Geneviève Haag : *Le moi corporel (découvertes à partir de l'observation et de la clinique de l'autisme)*
11h30 Hélène Suarez-Labat : *Le Moi corporel et ses projections*
12h Suzanne Maiello : *Du corps sans Moi au Moi corporel*
12h30 - 12h45 Discussion avec la salle
12h30 à 14h Déjeuner
14h Marie-Christine Laznik : *Quand le bébé nous montre ce que Geneviève Haag a dit*
14h30 Pierre Delion : *Le développement de l'enfant entre Geneviève Haag et André Bullinger*
15h Réponses de Geneviève Haag et discussion avec la salle
15h30 à 16h Pause
16h Didier Houzel : *Le concept d'enveloppe au regard des apports de Geneviève Haag*
16h30 Chantal Lheureux-Davidse : *G. Haag et la psychanalyse – Ouvertures transdisciplinaires*
17h Marie-Dominique Amy : *Fonder ensemble la CIPPA. Pourquoi ?*
17h30- 18h Réponses de G. Haag et discussion avec la salle